

---

**Hervé Le Tellier**

---

**Assez parlé  
d'amour**

---

**Éditeur:** Éditions JC Lattès

---

**Parution:** août 2009

---

**Responsable cessions de droits:**

Eva Bredin

ebredin@editions-jclattes.fr

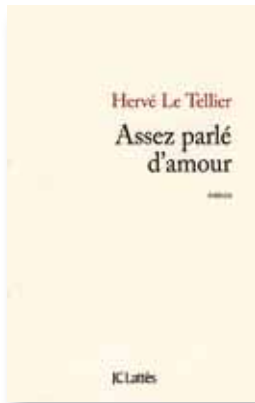
---



© Cathy Bistour/Éditions JC Lattès

**BIOGRAPHIE** Hervé Le Tellier est écrivain, membre de l'Oulipo et l'un des « Papous » de l'émission-culte de France Culture. Son dernier ouvrage paru est un recueil de poésie, *Zindien* (Le Castor Astral, 2009).

**PUBLICATIONS** Parmi les romans et nouvelles les plus récents : *Je m'attache très facilement*, Mille et une nuits, 2007 (prix Guanahani du Roman d'amour) ; *La Chapelle Sextine*, Estuaire, 2005 ; *Inukshuk*, Le Castor Astral, 1999.



« La planète connaît cette année-là son automne le plus chaud depuis cinq siècles. Mais de la clémence providentielle du climat, qui joua peut-être son rôle, il ne sera plus question. Ce récit couvre l'espace de trois mois et même un peu plus. Que celle – ou celui – qui ne veut pas – ou plus – entendre parler d'amour repose ce livre. » Ainsi commence *Assez parlé d'amour*. Anna et Louise pourraient être sœurs, mais ne se connaissent pas. Elles sont mariées, mères, heureuses. Presque le même jour, Anna la

psychiatre va croiser la route de Yves, l'écrivain, Louise l'avocate croise celle de l'analyste d'Anna, Thomas. À quarante ans, à ce tournant d'une vie qui ne comporte pourtant que cela, la foudre est encore permise, mais quand on a cru – à tort – que la vie était à jamais tracée, le désir et la liberté se payent cher et comptant. Hervé Le Tellier, en horloger délicat, trace la parabole de leurs trajectoires. Amoureux de ses personnages, il dessine une galerie de portraits tendres et sans pitié de femmes, d'amants et de maris.

## Thomas

Il faut donner aux villes de grands jardins. Les jardins sont la condition pour que la vie des jeunes gens bascule, pour qu'elle emprunte un chemin de traverse, un embranchement imprévu. Pour qu'elle réalise une partie de ses potentialités. C'est dans un jardin, celui du Luxembourg, que pénètre un adolescent, un matin de février 1974. Il porte une écharpe de laine et les cheveux longs, et s'appelle Thomas, Thomas Le Gall.

Thomas est un bon élève. À seize ans tout juste, il suit une math. sup., il doit satisfaire les ambitions que sa mère place en lui, réussir une « grande école », l'idéal serait Polytechnique. Mais ce matin de février, Thomas a quitté la maison, pris le métro – il habite Barbès, le dix-huitième arrondissement – et n'est pas descendu de la rame à la station du lycée. Il a poursuivi la ligne 4 jusqu'à la station Saint-Michel, puis remonté le boulevard jusqu'au jardin. Il marche vers le grand bassin, longe les statues des reines de France, s'installe sur une chaise de métal. Il a préparé son escapade. Il a dans son sac plusieurs livres. Il ne fait pas si froid.

Le soir, il revient chez ses parents. Il a faim : il a déjeuné d'une baguette et d'un fruit.

Le lendemain, le surlendemain et tous les autres jours, Thomas retourne au Luxembourg. Le jardin devient son quartier général. Il y retrouve parfois des compagnons de bohème : une fille de son âge, Manon, blonde, nez retroussé et taches de rousseur, plus paumée encore que lui – l'odeur du patchouli la lui rappellera à jamais –, et Kader, un grand homme noir, peut-être la trentaine,

un guitariste qui officie dans le métro. Quand il pleut, Thomas s'abrite sous l'un des kiosques ou se réchauffe au Malebranche, un café enfumé où il a vite ses habitudes avec des khâgneux de Louis-le-Grand. Il discute politique, littérature, s'engueule sur Proust, Althusser, Trotski et Barthes, sa véhémence est en proportion de son ignorance des textes. En les lisant vraiment, plus tard, il rougira des sottises énoncées, s'étonnera de l'impunité de l'imposture.

Mars arrive, puis avril. Thomas a averti les enseignants de son abandon. À ses parents, bien sûr, il ment. Il découvre combien c'est facile, excitant même, combien il est doué pour le mensonge. Il empeste le tabac ? Il s'emporte contre le stress des fumeurs pendant les « colles ». Il manque d'argent pour déjeuner ? Désormais, la cantine se règle en liquide, il dit soupçonner l'intendant de prévarication. Par erreur, il rentre trop tôt ? Une expérience d'oxydoréduction a mal tourné et le prof de chimie – « vous n'allez pas le croire » – s'est brûlé. Il n'aura jamais autant parlé de ses études que du jour où il a cessé de les faire.

Un soir de mai, à peine de retour chez lui, Thomas brode le roman du jour. Le père l'observe, en silence. Soudain la mère explose. Ils savent. Le lycée préparatoire a téléphoné : il n'a pas rendu un ouvrage à la bibliothèque, malgré sa défection voici trois mois. Dispute, colère, rupture. Thomas n'intégrera jamais de grande école. Il quitte le domicile familial, trouve refuge chez un ami. Il vit de petits boulots – le plein emploi de l'époque l'autorise encore –, poursuit de vagues études de psychologie, de sociologie, prolonge de dix ans son adolescence. Un matin de mai, l'appel téléphonique d'un commissariat l'en éjecte brutalement. La femme qu'il aime, Piette, hospitalisée pour dépression, avait tout juste été autorisée à sortir. Elle s'est jetée sous un train. En trois jours, Thomas accomplit les démarches administratives, organise la cérémonie, enterre son amie. La tombe refermée, il rentre chez lui. Il ne ressort qu'une semaine plus tard, glabre, ses cheveux noirs et bouclés presque rasés. Il reprend des études, ses études. Au moment où ce récit commence, une plaque de cuivre vissée au seuil du 28 rue Monge, pas si loin du Luxembourg, résume sa trajectoire.

## DR THOMAS LE GALL

PSYCHIATRE, PSYCHANALYSTE  
ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX  
PSYCHIATRIQUES DE PARIS

La plaque donne de lui un portrait très professionnel, mais après tout, aujourd'hui, Thomas Le Gall est très professionnel.

Au quatrième étage, un trois-pièces familial, porte gauche, est devenu un cabinet de psychanalyse. Thomas a conservé la cuisine, moderne et spacieuse.

Il lui arrive d'y déjeuner d'un rouleau de printemps acheté chez le traiteur chinois. La chambre, à gauche de l'entrée, est aujourd'hui la salle d'attente : le plancher ciré, deux fauteuils profonds, une table basse lui donnent un faux air de club anglais ; de la fenêtre sans rideaux, on aperçoit la rue. Les séances de trente minutes sont espacées d'une heure et les patients ne se croisent pas. À jours fixes, Thomas reçoit dans le double living : la vue sur le ciel et les platanes de la cour serait dégagée si les stores de bois exotique ne tamisaient la lumière. Un velours noir capitonne la porte, l'olive du cuir du divan se veut reposant. Des masques africains observent la pièce avec bienveillance, comme les statues Moai, en tournant le dos à la mer, protègent l'île de Pâques. Derrière le bureau Louis-Philippe, un paysage industriel de Stephen Lowry, d'une grisaille bleutée. Sur le dernier mur, un très petit et très sombre tableau de Bram Van Velde, datant de son amitié avec Matisse. C'est la seule œuvre de prix. Thomas en a fait l'acquisition à Drouot, sans doute un peu trop cher – si tant est que payer trop cher l'art ait du sens – afin justement de ne plus songer à acheter à Drouot.

Thomas n'ignore pas qu'il a reproduit dans cet espace la caricature d'un bureau de psychanalyste. Encore a-t-il épargné au patient la statue dogon et le fétiche à clous. Mais ce qu'exprime le décorum n'est pas sans importance et Thomas y prête attention.

Sur la haute et longue bibliothèque du dernier mur, la littérature fréquente la psychanalyse dans un conflit apaisé. Joyce côtoie Pierre Kahn, Leiris se coince contre Lacan, un Queneau – mal rangé, un bon signe pour un livre – s'adosse à Deleuze. À la mort de Queneau, Thomas n'avait pas quinze ans. *Si tu crois xava, xava xava xa, xava durer toujours la saison des za la saison des zamours...* Depuis longtemps, Thomas Le Gall ne le croit plus. Les rides se creusent, les cheveux bouclés, plus sel que poivre désormais, reculent sur son front, le visage a forci, s'empâte un peu, l'ancien quarantenaire est en chemin vers l'homme de soixante ans et il s'attend à pire encore.

L'horloge demi-lune sur la cheminée indique neuf heures. Thomas a désactivé le mécanisme de sonnerie pour garder la main sur la séance. Dans son fauteuil, il patiente. Il lit *Le Monde* de l'avant-veille, range quelques documents. Son premier rendez-vous est en retard. Anna Stein est toujours en retard. De deux, dix, parfois quinze minutes, toujours pour de bonnes raisons : la baby-sitter qui n'arrivait pas, les bouchons parisiens, pas de place pour se garer. Thomas lui a proposé un autre horaire, elle a refusé. Peut-être se fait-elle désirer. Thomas a confiance en la sagesse des expressions populaires.

Anna Stein. Douze ans d'une analyse qui touche à sa fin. Les premières années, comme beaucoup, Anna n'a fait que raconter. Elle a déroulé sa vie, puis, quand elle a eu épuisé les souvenirs, grappillé la moindre miette de mémoire, elle s'est sentie comme une rivière tarie, à sec, à la lettre, et elle a tourné à vide, une année, peut-être plus. C'est quand elle s'est avouée vaincue, qu'elle a lâché,

en colère : « Mais qu'est-ce que voulez que je vous dise d'autre ? » qu'elle a pu commencer à parler sans réfléchir, à dire selon la formule de Freud « ce qui lui passe par la tête », sans tenter de recréer une fiction, d'élaborer une logique narrative. Anna désormais associe, découvre du lien, recrée du sens. Elle avance.

L'avant-veille, à l'ultime minute de la séance, elle a lâché : « J'ai fait une rencontre. Une rencontre avec quelqu'un. Un homme, un écrivain. » Sur le grand cahier consacré à Anna Stein, Thomas s'est contenté de noter quelques mots, sans hâte, « rencontre avec quelqu'un » – le pléonasma l'intrigue –, puis « homme », « écrivain ». À gauche, il isole ce qu'il perçoit comme le factuel du récit, à droite, il souligne ce qui lui semble pris dans le jeu du langage, relever d'une formalisation. Anna a ajouté : « Un coup de foudre. » Thomas s'est amusé de l'expression, électrique et libérateur.

Puis, au crayon, il a dessiné un trait pointillé à l'extrémité duquel il a inscrit la lettre *X*, qu'il a reliée au *A* de Anna. Changeant de perspective, de logique, il a associé les deux lettres *X* et *A* dans un diagramme ovale, un ensemble booléen. Il n'a pas insisté pour qu'elle parle plus. Sur l'horloge Westminster, la demie est passée de quelques minutes. Il a simplement dit :

— À jeudi.

## Anna

Anna Stein va avoir quarante ans. Elle en fait dix de moins dans ce milieu aisé où la norme est plutôt de cinq. Mais l'imminence de l'échéance et la sorcellerie du chiffre la glacent, elle qui se sent encore dans la queue de comète de son adolescence. Quarante ans... Parce qu'elle imagine qu'il existe un *Avant* et un *Après*, comme dans les réclames pour lotions capillaires, elle vit déjà dans le deuil de ce qui fut et dans la terreur de ce qui n'est encore qu'à venir.

Souvenir d'enfance : Anna a sept ans, une sœur, deux frères, le plus jeune parle à peine, elle est l'aînée. Ce n'est pas facile d'être la plus grande, celle que l'on dispute parce que les autres sont trop petits pour l'être. Mais Anna la charmeuse a su rester la préférée de sa mère. Anna a disposé ses frères et sœur autour d'elle, en demi-cercle. La lumière dorée qui traverse la fenêtre est celle d'un jour qui s'achève, sans doute d'un dimanche à la campagne. Un livre à la main, debout, elle lit à voix haute. Elle pimente l'histoire, trop simple à son goût, de dragons et de fées, d'ogres et de princes, et tout devient très confus, elle-même s'y perd parfois. Les enfants écoutent leur grande sœur joyeuse et rayonnante, fascinés, captivés, effrayés aussi. À grands gestes des bras, bondissant parfois, Anna mime l'action, elle veille à ce que son intonation préserve l'attention de son jeune auditoire. Elle n'en doute pas : elle sera actrice, ou danseuse, ou chanteuse.

À quinze ans, Anna ramène ses cheveux noirs en arrière pour dégager sa nuque. Elle s'installe, triomphante, dans son corps de femme tout neuf : elle porte des fourreaux panthère et des talons hauts, des soutiens-gorge agressifs. Elle rêve d'une destinée exposée, d'une carrière sous les projecteurs, et les noms de villes, New York, Buenos Aires, Shanghai, la font chavirer. Elle fonde un groupe rock dont elle est la chanteuse. Elle baptise sa formation « *Anna and her three lovers* ». Après tout, le guitariste, le bassiste et le batteur sont bien amoureux d'elle. Tous le seront en vain, l'un un peu moins que les autres, mais si peu.

À vingt ans, Anna porte avec élégance sa blouse blanche d'étudiante en médecine. Elle l'a choisie juste à sa taille, sacrifiant le confort à l'élégance, la porte décolletée, et comme seules ses chaussures se voient, elle met beaucoup d'énergie dans leur choix. Souvent, elles seront fluorescentes. D'année en année, elle devient le docteur Stein. Intelligente et dilettante, elle réussit chaque examen : sans doute est-elle trop orgueilleuse pour rater ses études. Elle ne l'est pas encore assez pour oser vouloir échouer. La vie d'aventure qui exigeait tant de transgressions s'éloigne, elle sait désormais, malgré ses longues jambes et ses beaux seins, qu'elle ne dansera jamais dans les cabarets. Sa mère était médecin, Anna devient psychiatre, elle épouse un chirurgien, juif lui aussi, ils ont deux enfants, Karl, puis Léa. « Une petite entreprise juive », dit-elle parfois en riant. Mais de ses vingt ans, de cette nostalgie de bohème, il lui reste une intrépidité dans la démarche, une lumière dans le sourire. Sa façon délicate d'avouer qu'elle n'a jamais tout à fait renoncé aux podiums.

Oui, Anna est devenue le docteur Stein. Mais y croit-elle tout à fait ?

Un jour qu'elle téléphone à l'hôpital pour joindre un confrère, elle lance d'une voix assurée :

— Bonjour, pourrais-je parler au docteur Stein ?

Saisie de stupeur, elle raccroche aussitôt, priant que la standardiste n'ait pas reconnu sa voix. Elle attendra plus d'une heure pour oser rappeler.

Hervé Le Tellier

**Assez parlé  
d'amour**